

Qui vraiment s'intéresse à l'art aujourd'hui? C'est une question qu'il devient impossible de ne pas s'adresser quand on fréquente les théâtres. Vous assistez à des représentations détestables, et la salle est remplie jusqu'aux combles. A quoi sert de vouloir protester en pareille circonstance, quand le public afflue, applaudit, et qu'un directeur peut vous répondre : la preuve que tout est pour le mieux, c'est que je fais de l'argent? A cet argument, il n'y a point en effet de réplique, et ce qui nous étonne, c'est qu'un directeur ne se dise pas que cette troupe, telle quelle, lui coûte trop cher, et qu'il en pourrait avoir une à moindres frais. Ce que nous avançons là n'est point pour chagriner l'Opéra, mais simplement pour constater ce fait regrettable, que le public de l'heure présente ou ne s'y connaît pas, ou n'a que de l'indifférence. Réagir contre tant d'ignorance ou d'apathie serait assurément une œuvre très méritoire, attendu que rien ne vous oblige à vous amender, ni le goût du public, ni les remontrances de l'administration // 981 // supérieur, qui, placée à l'instruction publique, c'est-à-dire hors de la question, continue à tout approuver ou à tout laisser faire. Nous disions dernièrement que la troupe actuelle pourrait encore rendre des services ; oui certes, mais à la condition d'être employée à monter des ouvrages nouveaux sous la direction de leurs auteurs, qui lui imprimeraient une force d'ensemble et de cohésion dont elle a grand besoin, et c'est toujours dans des reprises qu'on nous la montre comme pour l'exposer aux plus écrasantes comparaisons.

En outre voilà maintenant que cette troupe se dédouble, et qu'on met en avant les seconds sujets alors que, même avec les chefs d'emploi, la partie ne serait déjà point trop belle. Ainsi, dans cette reprise du *Prophète*, pourquoi M^{lle} Bloch quand on avait M^{me} Gueymard [Guéymard-Lauters]? pourquoi M^{lle} Arnaud quand on avait M^{lle} Mauduit? L'intérêt de la soirée, nous le savons, se portait tout entier sur Jean de Leyde, qu'avait choisis M. Sylva comme rôle de second début ; était-ce donc une raison pour négliger l'ensemble, qui n'a pas été ce qu'il aurait pu être? L'œuvre de Meyerbeer s'en allait tirillée de tous côtés, et c'était comme un immense ennui qui s'exhalait de cette grande musique exécutée de la sorte, sans entrain et sans conviction. Il faut toujours que les faiblesses d'un homme aient leur châtiment. Meyerbeer avait ce travers de prendre la mesure de ses rôles dans le virtuose qui posait devant lui, se préoccupant jusqu'à la superstition d'un timbre de voix particulier ou d'un détail de mise en scène. Qu'il obtint par là tout ce que le moment conçoit aisément, mais ces prodiges d'exécution achetés par des prodiges de persévérance, d'obstination, ne devaient durer qu'un temps, et ne retrouveront pas, ce qui lui faisait dire avec mélancolie : « Nous ne reverrons plus le premier ensemble des *Huguenots*. » En effet, dans de telles conditions d'enfantement, la première exécution est toujours la meilleure, celle-là seule rend tout ; plus tard apparaissent les défauts, les lacunes. La musique de Mozart s'éclaire elle-même, vous la jouez au piano, et c'en est assez pour qu'elle vous livre tous ses trésors ; la musique de Meyerbeer compte beaucoup sur son appareil théâtral, spéculé sur l'âme et la voix du chanteur, en veut à sa pantomime, à son costume, et lorsque dans le système quelque chose vient à manquer, vous avez des représentations comme cette reprise du *Prophète*, des soirées qui, sans renverser de fond en comble votre admiration, en ébranlent fort l'édifice.

Mais n'allons pas trop loin, et qu'une impression défavorable ne nous rende pas injustes envers les beautés de l'ouvrage, ce finale du troisième acte par exemple et son admirable prosopopée, qui jaillit du sein des masses harmoniques en éblouissante irradiation. Quel enthousiasme dans ce début et quelle habileté de déduction quand le // 982 // maître passe de l'accent solennel des premières mesure au style fleuri des vieux italiens! Cette phrase, d'un art si merveilleux, M. Sylva la dit vaillamment. Faible, incertain et traînant jusqu'alors, il s'affirme à ce moment et s'y

relève roi. Rien encore de formé dans ce talent, mais des promesses tant et plus. La voix est franche, abondante et d'un médium resplendissant ; l'éclat seul fait son défaut, elle sort par saccades à larges nappes, se donnant toute sans réserve. Un proverbe dit : aux innocens les mains pleines ; M. Sylva est un innocent. Il s'agit de régler, d'assouplir, et je crains maintenant que M. Duprez ne porte préjudice à son élève, s'il continue à le vouloir pousser du côté de la déclamation. Savoir chanter est le grand point, et ce n'est pas en jouant Robert et le Prophète que cet art s'apprend. M. Sylva possède à part lui de précieux avantages : il a la jeunesse, la voix, l'intelligence, tout ce qu'il faut pour devenir, en travaillant, un chanteur de premier ordre. Qu'il prenne donc un vigoureux parti et se tourne résolument vers la grande école vocale italienne, en dehors de laquelle il n'y a que perdition. Zingarelli, Paesiello [Paisiello], Rossini, Bellini même, force est toujours d'en venir là. Qu'était-ce que Duprez avant sa campagne d'Italie? Le jour où M. Sylva sera capable d'enlever seulement la cavatine de *Niobé*, le royaume des *Huguenots* lui sera ouvert. Le répertoire de l'Opéra n'enseigne rien. Vous chanteriez vingt ans cette musique, et vous n'en seriez pas plus avancé : sa fonction est de tuer les voix que d'autres ont éduquées ; c'est le Minotaure, — tandis que le répertoire italien n'a que salutaires influences pour ceux qui s'y adonnent, et qu'on en peut dire ce que les anciens disaient de la bonne Cybèle : *Alma parens!*

Puisque cette heureuse chance vous arrive d'avoir mis la main sur un jeune ténor, veillez à ce que la rare plante se développe et fructifie. Ce n'est certes pas nous qui viendrons déranger ce travail de perfectionnement, nous y voudrions au contraire pousser de toute notre force, et ce que nous déclarons au sujet de M. Sylva s'appliquerait également à la nouvelle administration du théâtre. Mais quel grand ouvrage est à l'étude? Sans aucun doute la reprise de *la Juive*, rajustée et restaurée, avec ses décors et ses costumes en partie renouvelés, a porté coup. Celle du *Prophète*, assurément moins réussie, nous a fait voir l'aurore d'un ténor. Cependant *le Roi de Thulé* ne saurait indéfiniment garder la chambre, le public s'ennuie à demander toujours de ses nouvelles et réclame impatiemment qu'on le lui montre. Nous savons qu'on s'occupe aussi de deux ballets, le premier appelé *Gretna-Green*, et dont la musique est de M. Guiraud, le second ayant pour titre *le Preneur de rats*, et confié à M. Massenet ; mais ce programme ne nous révèle dans l'avenir aucune œuvre importante. Admettons que l'administration ait des scrupules, qu'entre *l'Esclave* de M. Mentré, le *Sigurd* de M. Reyer et la *Jeanne d'Arc* de M. Mermet son cœur balance ; un tel cas de conscience ne saurait pourtant se prolonger. Il se peut même que, par des // 983 // motifs ignorés de nous, pas un de ces ouvrages ne soit finalement adopté. Serait-ce donc vrai qu'aux yeux de la raison d'état le sujet de *Jeanne d'Arc* aurait tort à l'heure où nous sommes? « La meilleure âme de la France, celle en qui renaquit la France, Jeanne d'Arc, prit sa première inspiration aux marches lorraines, dans la mystérieuse clairière où se dressait, vieux de mille ans, l'arbre des fées, arbre éloquent et qui lui parla de la patrie. » L'héroïne dont M. Michelet parle en ces termes serait en disgrâce ; s'il en est ainsi, qu'on annonce la mise à l'étude de quelque chef-d'œuvre du passé.

Reprendre *Armide* fut le rêve de l'ancienne administration ; pourquoi ne reviendrait-on pas à cette idée? Dans l'effacement des générations présentes, les chefs-d'œuvre classique sont encore la meilleure ressource. Nous ne demandons point qu'un directeur de l'Opéra se lance de gaîté de cœur à travers les aventures et qu'il dépense 100,000 francs pour la plus grande gloire d'un auteur qui ne lui offre que de médiocres garanties ; — ce que nous voudrions, c'est que la subvention fût employée utilement, qu'on fît quelque chose, et quelle plus belle occasion de se mettre en frais? Du reste, ces sortes d'entreprises ont ce double avantage, que, tout en

profitant à l'art, elles enrichissent aussi le théâtre. Montée avec la splendeur que le sujet réclame, *Armide* aurait pour le public d'aujourd'hui l'intérêt et l'attraction d'une nouveauté. A la place du quatrième acte, désormais impossible, on mettrait un ballet, dont la musique serait habilement choisie dans les œuvres de Gluck. A défaut d'un concours actif, M^{me} Viardot apporterait sa longue expérience, et pour réviser les textes et conduire les répétitions les maîtres spéciaux ne manqueraient pas. On nous dirait qu'un tel projet va se réaliser que nous y applaudirions vivement. Quelle que soit notre prédilection pour les ouvrages nouveaux, nous accepterions de grand cœur ce pis-aller où nous verrions la preuve la plus convaincante de la bonne fois d'une administration résolue à n'éluder aucune charge, et qui, rebutée dans le présent, se retourne vers le passé plutôt que de laisser dire qu'elle ne cherche qu'à gagner du temps.

L'Opéra-Comique continue après comme devant à vivre de son répertoire. Au bout de trois mois de clôture, ses portes se sont rouvertes et son affiche imperturbable fonctionne avec la ponctualité d'une horloge marquant, au lieu des heures, tantôt *la Dame blanche*, tantôt *le Pré aux Clercs*, tantôt *Haydée* et tantôt *Zampa* ; puis, quand la liste est finie, on recommence. Ce n'est pas que la litanie soit désagréable, bien exécuté, qui tourmente l'Opéra travaille aussi l'Opéra-Comique. Des débuts presque chaque soir, et pas un sujet, pas une espérance! Sans cette vaillante M^{me} Carvalho, que deviendrait-on? Autour d'elle au moins règne un peu d'ensemble, l'autorité de sa présence maintient encore quelque discipline // 984 // parmi ces voix trop souvent, hélas! réfractaires au ton et à la mesure ; mais *le Pré aux Clercs* a ses lendemains, et quand on joue *Zampa*, force est aux amis du pauvre Hérold de reconnaître que pour eux ce n'est pas tous les jours fête! L'exécution d'*Haydée* vaut à peu près celle de *Zampa*. Dans l'une comme dans l'autre de ces deux partitions, la musique dépasse les conditions ordinaires du genre, et si l'Opéra semble avoir rencontré son ténor, l'Opéra-Comique cherche toujours le sien. L'absence de M. Capoul produit un vide irréparable. Comment faire cependant, si M. Capoul, mis en goût par ses succès de Londres et d'Amérique, ne veut plus désormais que du répertoire italien? La concurrence que l'étranger nous oppose finira par rendre nos théâtres impossibles ; voilà maintenant que le Nouveau-Monde vient peser sur notre marché de tout le poids de ses dollars. Un million pour une tournée en Amérique, ou 500,000 francs, s'il vous plaît de ne point sortir d'Europe et d'exercer votre art en vous promenant de capitale en capitale, c'est généralement le prix dont se paie aujourd'hui la virtuosité de choix! Que peut à cela répliquer un modeste directeur de l'Opéra ou de Favart? Quel argument fera-t-il valoir à son profit? Le patriotisme? Assurément, selon les bienséances, cet argument devrait avoir quelque prise sur MM. Faure et Capoul, que notre Conservatoire a formés ; que la France a produits, lancés et consacrés : sur les talens exotiques, il reste sans crédit. Aussi n'est-ce point par ce côté que nous voudrions que la question fût discutée, et, laissant le point de vue sentimental et philosophique, nous aimerions à n'envisager que l'intérêt même du chanteur, son propre avantage dans le présent et l'avenir. Nous demanderions par exemple à M. Faure si le million qu'il se prépare à s'en aller chercher en Amérique le récompensera des travers innombrables auxquelles il s'expose. En jouira-t-il seulement de ce million gagné au prix de tant de périls, de servitudes, d'exhibitions foraines? On sait ce qu'on quitte, on ignore ce qu'on trouvera, et ne valait-il pas mieux prolonger sa carrière en se contentant des gros appointemens que donnait l'Opéra? C'est l'éternelle histoire de l'homme qui court après la fortune et de l'homme qui l'attend chez lui, en famille, applaudi, choyé d'un public qui l'apprécie à son mérite et sait distinguer jusqu'aux moindres nuances de son talent. Il semble que, si quelque chose devrait dégoûter un chanteur de cette vie errante et vagabonde, c'est l'exemple de Mario. Pauvre illustre ténor, usé, vieilli dans

les aventures! de tant de trésors cherchés au loin, roubles de Saint-Pétersbourg, onces d'Espagne, écus, florins, ducats, livres sterling, que lui reste-t-il à cette heure? Moins nomade, peut-être eût-il mieux administré sa fortune. Penser qu'à son âge, à l'âge sonné de la retraite et du repos, il en est à s'embarquer pour de nouvelles migrations! Où le mène-t-on? A la conquête du million légendaire, le reste lui importe peu; c'est à l'entrepreneur Strakosch de fixer l'itinéraire. On // 985 // ira d'abord à New-York, puis à San Francisco, puis en Chine, au Japon, que sais-je? Et de cavatine en cavatine on aura fait le tour du monde, en se refaisant une fortune.

L'Opéra-Comique promet à son public pour cet hiver le *Roméo* [*Roméo et Juliette*] de M. Gounod. M. Capoul, sur qui on avait beaucoup spéculé, manquera probablement à la fête; mais en revanche, on aura dans Juliette M^{me} Carvalho, toujours plus jeune de ses quinze ans! Triste sujet que celui-là, bien lugubre pour l'aimable scène de *la Dame blanche* et du *Domino noir*, et qui d'autant plus contrastera que l'auteur semble s'être davantage appliqué à sombrer la teinte. Il existe quelque part, sur ce motif des amans de Vérone, une autre partition pétulante de verve, joyeuse jusque dans la passion, où se meuvent dans l'entrain familial et la belle humeur d'une musique de demi-caractère tous les personnages secondaires de Shakspeare [Shakespeare], où la nourrice et Mercutio se renvoient l'apostrophe, où le frère Laurent cueille ses plantes et marie les jeunes gens avec la même bonhomie, sans se croire obligé d'officier pontificalement. Cette musique charmante, émue, toute de genre, faite pour s'adapter au cadre, vous croiriez que le théâtre, voulant donner un *Roméo*, l'aurait choisie? Nullement, on retourne à la tragédie de Ducis. Entre deux œuvres, dont l'une n'obtint à son aurore qu'un assez mince succès d'estime et ne peut plus rien avoir à nous apprendre, tandis que l'autre encouragerait, déciderait peut-être une vocation, on prend la première, celle pour laquelle aux yeux du public aucune prévention favorable, aucun attrait de curiosité, ne sauraient exister. C'est ainsi que les choses marchent et marcheront aussi longtemps qu'il y aura des directeurs de théâtre pour pratiquer les saintes voies de la routine et des subventions pour les y aider.

Aux Italiens, la première saison n'a jamais compté beaucoup, même aux périodes les plus florissantes du théâtre; il n'y a point à se prononcer jusqu'à présent, et, si ce qu nous entendons et voyons n'est que fort médiocre, on ne doit pas se hâter d'en conclure rien de top fâcheux pour l'avenir. L'accueil assez froid du public d'ouverture s'explique en ce moment, et par le choix des ouvrages qu'on lui donne, et par l'insuffisante exécution de ces ouvrages d'ailleurs vieillissés et démodés. La *Traviata* est une des partitions les plus incolores de Verdi; vous trouverez là tous les défauts du maître; absence d'idées, accumulation d'effets contradictoires. Cette scène de mardi gras par exemple, intercalée grossièrement au milieu d'une situation qui s'efforce de pousser à l'élégie, ces langoureuses romances de ténor, ces cavatines de *prima donna*, tout ce sentimentalisme, toute cette bravoure à outrance, empruntent la meilleure partie de leur valeur à la personnalité du virtuose; ôtez de ce cadre Mario ou Nicolini, la Patti ou la Nilsson, et il ne vous restera que la parodie musicale d'un vaudeville larmoyant. — M. Capoul réussira-t-il à conjurer l'indifférence du public à l'égard d'une scène jadis // 986 // si noblement fréquentée? Je n'oserais trancher d'avance la question, et me garderais bien surtout de dire non. Le public est devenu à ce point fantasque et versatile que c'est probablement par sa qualité de Français et de *tenorino* d'opéra-comique que l'ex-pensionnaire de *Favart* passionnera le haut dilettantisme, qui ne jure que par Rubini et Mario, Tamberlick [Tamberlik] et Fraschini. « Monseigneur, disait autrefois l'abbé de Bernis au duc de Choiseul, qui lui refusait une place, vous m'empêchez de faire une petite fortune; très bien, j'en ferai une grande! » C'est exactement la situation de M. Capoul vis-à-vis de ses

directeurs, refusant de céder à ses exigences. L'opéra-comique l'ennuyait, et c'est l'opéra-comique qu'il nous ramène aux Italiens avec *Maria*. Nous attendrons plus ample information, puisque nous n'avons encore jusqu'à présent que le Capoul de la première manière, l'agréable ténor de *Fra Diavolo*, de *Marie* et du *Jour de bonheur*. Nos renseignements sur la nouvelle vocation de M. Capoul ne seront guère complets que lorsque nous l'aurons entendu dans quelque ouvrage du répertoire, par exemple la *Sonnambula*, musique de chanteur, où vibre la corde émue et pathétique, et qu'on ne saurait aborder avec succès qu'en ayant dans l'âme et dans la voix l'accent et le style de l'école. Chanter le *Rêve d'amour* ou les *Puritains* n'est point le même art. Il est vrai que, le Théâtre-Italien proprement dit n'existant plus, on peut aujourd'hui parcourir à moindres frais la carrière de virtuose. Il s'agit tout simplement de s'enrôler dans une troupe d'élite, celle de Londres ou de Saint-Pétersbourg. M. Capoul savait bien qu'il retrouverait là son ancien répertoire, et qu'en se dénationalisant il ne se transformait qu'à demi, puisqu'il n'y a désormais de véritable Théâtre-Italien en Europe que celui où l'on joue des opéras-comiques français.

Journal Title : REVUE DES DEUX MONDES

Journal Subtitle : None

Day of Week : Sunday

Calendar Date : 15 OCTOBRE 1872

Printed Date Correct : Yes

Volume Number : TOME CI – CENT-UNIÈME VOLUME

Year : XLII^e ANNÉE

Series : SECONDE PÉRIODE

Issue : Livraison du 15 Octobre 1872 (SEPTEMBRE-OCTOBRE 1872)

Pagination : 980 à 986

Title of Article : REVUE MUSICALE

Subtitle of Article : LA REPRISE DU *Prophète*, LES THÉÂTRES LYRIQUES

Signature : F. de LAGENEVAIS

Pseudonym : F. de LAGENEVAIS

Author : Ange-Henri Blaze

Layout: Main Text

Cross-reference: None